

L'automatisme à la guerre

Autor(en): **Mayer, Emile**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **82 (1937)**

Heft 8

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341803>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'automatisme à la guerre

Dans l'étude publiée par la *Revue d'artillerie* de mars dernier et dont j'ai parlé ici même, en juin dernier (« La mentalité de l'officier et sa mobilisation »), le capitaine de réserve André Bertin dit qu'un automatisme judicieusement développé « conduit, en temps de guerre, à exécuter les ordres dans le temps minimum, tout en réduisant la part du libre arbitre laissée aux exécutants. Il agit aussi efficacement contre la confusion, la peur, l'affolement, la panique. On se rappelle que ce furent les troupes les mieux commandées, mais aussi les plus instruites, qui, toutes choses égales d'ailleurs, subirent les moindres pertes. On sait, en effet, qu'on ne raisonne pas la peur : on ne l'annihile que par l'action. Comme le conscient est atteint par la peur, l'action libératrice ne peut, le plus souvent, provenir que d'habitudes invétérées et de réflexes convenablement acquis. Toute l'instruction doit donc tendre vers ce but. »

Faut-il admettre cette conclusion sans réserve ? J'avoue que j'en doute. Et je voudrais dire pourquoi. Mais, tout d'abord, je tiens à déclarer que, si on pouvait obtenir un automatisme qui résistât aux émotions de la guerre, j'approuverais de tout cœur qu'on s'efforçât de faire entrer l'habitude du maniement des armes et des diverses évolutions dans le sang et dans la chair des futurs combattants, chefs et soldats. En tout cas, il est bon que les uns et les autres soient le plus possible rompus à tous les exercices de leur profession, pour être en état de n'éprouver aucune hésitation dans leurs actes, une fois le calme revenu dans leur esprit — un calme relatif, bien entendu. Et il est indéniable aussi que la pratique de ces exercices fait acquérir

le sang-froid que mettent à l'épreuve les dangers de la tranchée, ceux du champ de bataille, et — plus encore — ceux de la grand'garde. Le soldat qui est sûr de placer sa balle dans la cible, quand c'est un panneau, tirera avec confiance sur un homme qu'il aura l'espoir de mettre hors de combat, tandis que le mauvais tireur se sentira à la merci de cet adversaire, et — naturellement — s'affolera dès que celui-ci le mettra en joue.

Le dressage poussé à fond a donc son utilité. Mais cette utilité ne va pas aussi loin que certains le prétendent, ceux d'après qui les actes s'exécutent mécaniquement, sans que la pensée ait à intervenir. Il serait même regrettable que la pensée n'intervînt pas, et que l'homme fût réduit à l'état de machine, alors qu'il a des décisions à prendre, ce qui suppose, au préalable, le travail mental de la réflexion.

Cette question a suscité, il y a quelque trente ou quarante ans d'assez vives controverses. On opposait alors le *Drill*, le « dressage » — on l'appelait : « dressage à la prussienne » — à l'*Erziehung*, à l'« éducation » préconisée, en particulier, par le général russe Dragomiroff. On se rappelle que celui-ci se proposait, avant tout, de rendre le combattant insensible à la peur. Il pensait y arriver en plaçant le soldat tout près des trajectoires de balles qui sifflaient ou d'obus qui éclataient, mais en l'y plaçant dans des conditions telles qu'il fût hors d'atteinte et n'eût rien à redouter des projectiles qu'il entendait passer près de lui et le frôler... ou presque.

Mais le fait seul des précautions prises pour rendre, en temps de paix, tous ces frôlements inoffensifs, ne devait-il pas préparer à les redouter le jour où, en temps de guerre, sur le champ de bataille, loin de prendre de telles précautions, on chercherait, de part et d'autre, à rendre aussi meurtrières que possible la mousqueterie et la canonnade ?

Tous les moyens artificiels sont inopérants contre l'instinct de la conservation. Bien rares, les hommes comme le maréchal Ney, de qui Napoléon disait que nul ne voyait

plus clair au milieu de la fumée des canons, que nul n'entendait mieux dans le tapage de la bataille.

Sous l'action de la terreur, la plupart des hommes perdent leur sang-froid, au point qu'ils en arrivent à se défaire des habitudes le plus profondément enracinées en eux. Le fils de Cyrus avait perdu l'usage de la parole. La légende rapporte qu'il la recouvra sous le coup d'une violente émotion. D'autres fois, la terreur rend muet. Le revolver braqué sur le front du malheureux auquel un gangster ordonne de signer un chèque empêche la main d'obéir. Le langage, l'écriture, sont pourtant d'usage quotidien depuis l'enfance, tandis que le fantassin n'a brûlé, dans toute son existence, qu'une ou deux centaines de cartouches et que l'artilleur n'a pris part qu'à une douzaine d'écoles à feu, tout au plus. La formation de l'un et de l'autre comme combattants est donc très superficielle comparée à la profondeur des empreintes laissées dans l'organisme par les actes journaliers. Le fonctionnement de notre appareil respiratoire date de la naissance, si même elle n'est antérieure. Le souffle se laisse pourtant couper par la terreur. Et nous savons quelle influence dirimante ou accélératrice l'angoisse exerce sur le fonctionnement de notre appareil digestif.

Concluons donc que les efforts pour créer l'automatisme ne sauraient avoir un effet assez durable pour qu'il résiste aux terribles émotions du combat.

* * *

Et maintenant, demandons-nous si nous devons le regretter, c'est-à-dire s'il serait vraiment désirable que le soldat pût exécuter mécaniquement certains actes sans que sa volonté intervînt, sans que sa pensée entrât en jeu. Certains le souhaitent, considérant qu'il importe de soustraire le combattant à l'influence inhibitrice des périls que la guerre accumule autour de lui et qui risquent de le réduire à l'état de loque inerte, de le rendre impuissant à agir directement et efficacement. On veut que, même

sans raisonner, même sans savoir ce qu'il fait, il fasse quelque chose, n'importe quoi. Mais n'est-il pas exposé, en agissant machinalement, à commettre des fautes qu'il éviterait s'il réfléchissait ? On raconte avec complaisance l'histoire de cet ancien ordonnance que son capitaine avait pris comme domestique, parce qu'il n'avait jamais trouvé de serviteur aussi dévoué, aussi respectueux de la consigne, aussi prompt pour obéir aux commandements. Un jour que son maître proférait le : « Fixe ! » réglementaire sur le « ton de Saumur », le parfait serviteur, dans sa hâte de prendre la position du soldat à pied, et de s'immobiliser, les petits doigts sur la couture du pantalon, laissa tomber la pile d'assiettes qu'il portait. Voilà de l'automatisme poussé à la dernière limite, mais peut-être au delà de la bonne limite. Car, s'il a été fier, comme chef, du dressage de son ancien brosseur, l'officier a dû regretter, comme maître de maison, de l'avoir amené jusqu'à la destruction de sa vaisselle. Or, c'est précisément un résultat de ce genre qu'entraînerait la transformation de l'homme en automate, si on arrivait, à force d'exercices, à la réaliser. On verrait se commettre les contresens les plus néfastes.

C'est sur ce sujet que les polémiques séparaient le monde militaire en deux camps vers la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. La thèse de Dragomiroff était soutenue brillamment par un de ses admirateurs et commentateurs, le futur général Cardot, qui signait alors Loukiane Carlo-vitch. — « La préparation à la guerre, a-t-il écrit, consiste essentiellement à exercer, à cultiver, à fortifier, chez l'homme, les facultés, les passions, dont nous avons besoin au combat, à refouler, à contenir, celles qui sont nuisibles sur le champ de bataille », sans pourtant négliger la technique, l'apprentissage du métier, qui sont ici — bien à tort — passés sous silence. Il faut à la fois « dresser » et « éduquer », le dressage contribuant à l'éducation, comme nous l'avons vu, et l'éducation permettant de profiter du dressage, parce que, une fois en possession de sa pensée et de sa volonté, le soldat dispose des moyens que son apprentissage lui a

fournis pour bien accomplir les actes qui lui sont commandés ou que son intelligence lui suggère.

Je ne reprendrai pas l'historique des discussions suscitées par le *Drill oder Erziehung* et qui ont abouti à la formule de conciliation *Drill und Erziehung*, qui me semble la plus juste ; mais j'évoquerai le souvenir d'un incident personnel, qui donnera une idée assez exacte des théories en opposition.

Il y a quelque vingt-cinq ans, mon ami le capitaine J. Vaillant, retraité depuis comme colonel, publia un recueil d'aphorismes constituant ce qu'il a appelé un *guide-ânes*, entendant par ce mot — d'apparence assez irrévérencieux — un « ensemble de principes nets et simples que chacun doit connaître à fond et appliquer, le cas échéant, même sans avoir besoin de réfléchir ». Et il ajoutait : « Je n'ai, en aucune façon, l'outrecuidance de prétendre faire ce guide-ânes destiné à lutter contre les influences paralysantes de l'émotion et de la peur... Je me borne à en signaler le besoin. »

Il faisait plus que montrer la nécessité de certaines règles. Il en formulait quelques-unes. En particulier, il disait : *Ne pas tirer sur un ennemi pas dangereux ; le signaler. — S'il est dangereux pour soi ou pour le poste, tirer dessus.* Il y a donc une décision à prendre après avoir porté un jugement précis sur la situation. La règle n'est pas applicable sans discernement et réflexions préalables.

Autre exemple : Chaque chef doit toujours *avoir sa troupe en état d'agir et savoir ce qu'il veut en faire.* Il « doit, en tout temps, *se garder pour son compte et ne pas se reposer sur le voisin de ce soin essentiel* ». Principes vraiment bien contestables. Garder son personnel constamment sur le qui-vive, c'est le fatiguer inutilement. Il faut, au contraire, avoir le courage de le mettre au repos, en totalité ou en partie, en organisant la sécurité de son cantonnement ou de son bivouac. Quant à arrêter dans son esprit ce qu'on veut faire, à le prévoir, c'est une faute que Napoléon se gardait de commettre. Il attendait patiemment, avant d'adopter son plan, que le voile fût déchiré, comme il disait,

entendant par là qu'il voulait voir clair dans les dispositions de l'ennemi avant de fixer les siennes.

Ne compter que sur soi pour assurer sa sécurité, c'est agir prudemment. Mais c'est aussi employer à un service de surveillance plus de monde qu'il n'est nécessaire. Restant en liaison avec les corps que nous avons à notre droite et à notre gauche, nous serons dispensés d'établir des flancs-gardes, ce qui causerait à nos troupes une fatigue inutile.

Enfin, Vaillant recommande de *réfléchir à sa mission du commencement à la fin de l'action*. Excellent conseil, certes, mais qu'il est souvent difficile de suivre. Il nous est prescrit de nous porter sur tel point qui se trouve juste en face de nous. Mais un danger se présente sur notre droite ou sur notre gauche. Il faut nous y soustraire ou en écarter la menace, pour être en mesure de nous conformer à l'ordre qui nous a été donné. Qu'allons-nous faire ? Persister dans notre marche en avant, c'est risquer de ne pouvoir accomplir notre mission. Pour l'accomplir, il faut détacher d'elle notre pensée, et appliquer cette pensée à une nouvelle mission que nous nous donnons, ou plutôt que les circonstances nous imposent. N'y a-t-il pas encore à se livrer, en pareil cas, à tout un travail de discernement, de méditation, de décision, enfin, ce qui exige une complète liberté d'esprit, c'est-à-dire la possession de soi-même ?

Bismarck aimait à raconter que, pendant je ne sais quelle bataille de 1866 ou de 1870, de mauvaises nouvelles arrivaient au quartier-général. On était inquiet. Il tira de sa poche et tendit à Moltke un étui qui contenait plusieurs cigares, dont un était de qualité supérieure. C'est précisément lui que prit le major-général. — Allons ! dit Bismarck à son entourage, il a toute sa tête. Nous pouvons nous rassurer. Il sait ce qu'il fait.

Ne pas perdre la tête : voilà ce qui importe avant tout. La possession de la technique ne sert à rien si on ne sait pas ce qu'on fait. Sur les champs de bataille de la guerre de Sécession des Etats-Unis, on a ramassé des fusils dont quelques-uns contenaient plusieurs charges superposées de

poudre et de balles. Certains en avaient même jusqu'à la bouche. Les soldats qui avaient eu ces armes entre les mains avaient donc versé plus ou moins correctement la poudre dans l'âme, puis introduit la balle, et sans doute bourré avec la baguette. Mais ce travail accompli machinalement n'avait servi à rien, soit que les fusils n'aient pas été amorcés, soit que les soldats n'aient pas visé et pressé sur la détente. Ils avaient perdu la tête : ils agissaient sans savoir ce qu'ils faisaient.

L'auteur du *Guide-ânes* n'en persiste pas moins à soutenir sa théorie qu'il était sur l'argumentation que voici :

A la guerre, nous aurons à faire la part de l'immuable et celle du variable. Ne consacrons pas notre intelligence, soldats ou chefs d'ordre quelconque, à des besognes mécaniques. Marcher, tirer, utiliser le terrain, etc., tout cela doit être passé dans le sang : aucune émotion ne doit causer la moindre hésitation. Nous ne pouvons compter avoir, sous le feu, l'intégrité de notre cerveau. Raison de plus pour diminuer l'effort que nous lui demanderons. Réservons à l'intelligence tout ce qu'il y a de variable dans les circonstances de la guerre, tout ce qui demande, obligatoirement, réflexion et jugement : c'est déjà un fardeau si lourd ! Allégeons-le en demandant à l'automatisme tout ce qu'il peut donner, c'est à-dire tout ce qu'il y a d'invariable... Cet automatisme-là nous fournira le meilleur moyen d'avoir des soldats conscients, dont les volontés, dégagées de tout souci d'exécution, pourront librement s'unir dans l'effort commun.

Nous ramènerons ainsi au minimum la moins-value que causera la révolte de « la carcasse ». Quand nous aurons peur — et nous aurons peur — nous nous servirons de notre arme, tout de même, *machinalement*. Nous trouverons toujours l'emploi de notre liberté d'esprit, s'il nous en reste. Ne comptons sur notre sang-froid, tous, que pour le moins possible de devoirs : ce sera prudent.

— Cette argumentation est-elle concluante ? — Je persiste à en douter. Il y a à la guerre des situations qui demanderont, « obligatoirement, réflexion et jugement », et elles se présenteront sous le feu, c'est-à-dire à un moment où « nous ne pouvons compter sur l'intégrité de notre cerveau ». Je serais tenté de répondre que c'est à tout instant que les événements nous obligent à réfléchir et à choisir pour

déterminer la conduite à suivre, que c'est donc à tout instant que nous avons besoin de faire appel à l'intégrité de notre cerveau.

Il est clair que, si nous jouissons de la liberté de notre pensée, les décisions que nous prendrons seraient inopérantes au cas où nous ne serions pas armés ou si, étant pourvus d'armes, nous ne savions pas nous en servir. Mais, quelque bons tireurs que nous soyons, et si perfectionné que soit notre fusil, nous sommes exposés à en faire un mauvais emploi si nous ne sommes plus maîtres de notre volonté. Que de fois, surtout la nuit, les sentinelles et les postes avancés, prennent peur, parce que le vent agite les feuilles d'un arbre ou qu'un crapaud saute sur l'herbe. Alors, le soldat, le cœur battant, se met à brûler des cartouches pour s'étourdir, au risque de révéler sa présence et d'attirer ainsi l'attention de l'ennemi. Il arrive que ce coup de fusil provoque un engagement qui, d'abord localisé, finit par créer de la panique. Et celle-ci se propage parfois bien loin. N'aurait-il pas mieux valu que l'angoisse eût paralysé l'automatisme des gestes ?

Ce sont donc avant tout des qualités morales que le combattant doit acquérir, de celles qui permettent à la volonté de résister aux causes d'affaiblissement et d'agir avec toute sa force. L'enthousiasme, l'indignation, le désir de la vengeance, la soif du carnage, de profondes convictions religieuses, un patriotisme ardent, la méconnaissance ou la totale ignorance du danger, le sentiment du devoir civique, des traditions guerrières, peuvent contribuer plus ou moins à garder, en face du risque, un âme impavide. Certains pensent pourtant que c'est plutôt affaire de tempérament, d'instinct, de nature, tous les moyens d'un caractère artificiel ne procurant jamais que des résultats superficiels. La bravoure due à l'excitation de l'ivresse, par exemple, à supposer qu'elle rende l'homme inconscient du péril, est-on sûr qu'elle ne s'exerce pas à faux ? Et n'est-elle pas suivie d'une période de dépression plus dangereuse encore. En quelle triste posture se trouve celui que sa gri-

serie a rendu temporairement presque fou, mais qui, dégrisé, n'est plus capable d'un effort intellectuel ou physique, de cet effort individuel qui doit se fondre dans l'effort commun ?

Dans son récent ouvrage — d'ailleurs si remarquable — (*La guerre et les hommes*), le général Debeney dit que « si chez l'homme du rang, il faut viser surtout — mais non exclusivement — à former les réflexes, c'est que la durée du service, un an ou deux ans, est trop courte pour permettre une empreinte qui soit à la fois profonde et étendue. » Les quinze ans que les sous-officiers passent sous les drapeaux, les trente ans que le service des officiers dure ont, d'après lui, « toutes chances de donner à l'intelligence et au sentiment une orientation déterminée ». Qu'est-ce à dire, et le rapprochement de ces deux phrases doit-il nous conduire à cette conclusion que les exercices auxquels sont soumis les cadres de l'armée au « cours d'une carrière aussi longue » les marquent de l'empreinte « à la fois profonde et étendue » qui caractérise l'automatisme ? Je persiste à penser qu'il serait fâcheux qu'il en fût ainsi.

Lieutenant-colonel EMILE MAYER.
